

insensée, ne s'aperçut pas de la fatale rapidité avec laquelle le temps passait.

Un matin, Hélène ou le fantôme, comme bon vous semblera, à vous qui n'êtes point tenu aux mêmes ménagements, dit à Faust :

— Adieu, docteur, embrasse-moi pour la dernière fois ; je ne te verrai plus.

— Comment ! répondit Faust, quelle affreuse chose vous dites là ? c'est une cruelle plaisanterie.

— Non pas, mon bon ami ; je commence à me lasser de cette comédie renouvelée des Grecs.

— Je ne vous comprends pas. Que signifie ? De quelle comédie parlez-vous ?

— Ah ! çà, Faust, est-ce que vous avez cru sérieusement jusqu'à ce jour que vous teniez réellement entre vos bras la belle Hélène qui, soit dit entre nous, n'a existé à aucune époque, pas plus que Ménélas, pas plus que Paris, pas plus qu'Agamemnon, Ulysse, Hector, Achille et tant d'autres qui n'ont jamais existé que dans l'imagination d'Homère qui n'a jamais existé lui-même ? Vous étiez fou.

— C'est-à-dire que je le deviens ; mes idées s'embrouillent. Qui donc es-tu ?

— Satan, imbécile !

A ces mots, Faust se dressa sur son séant ; il chercha autour de lui et ne trouva rien ; tout avait disparu. Un grand éclat de rire le rappela à lui-même. C'était Méphistophélès qui s'égayait à ses dépens.

XI ET DERNIER CHAPITRE.

MOMENT SUPRÊME !

Ce jour là était précisément l'avant-veille du jour où les vingt-quatre années promises à Faust s'accomplissaient.